UNE VEILLE DE TÊT

Par G.N.C.D. JJR 65

Le calme régnait. Sa main tremblait doucement, la voix était parfois presque inaudible, mais Mme Nhung n'en avait cure. Il lui fallait encore parler. Et le temps lui semblait manquer déjà, elle le sentait bien.

La chambre était spartiate, comme l'aura été sa vie. Un image de Bouddha sur le mur nu en constituait l'unique décoration. Au chevet du lit, une photo minuscule , d'un format d'antan, 6x9 cm, délavée par le temps, dans un cadre de bois brut : son mari décédé il y aura bien longtemps. Le reste était dans un grand placard courant le long du mur. Personne ne souçonnerait que la chambre était celle d'un appartement étriqué d'une tour sur l'esplanade des Olympiades, à Paris 13è, seul legs du mari de la vieille dame malade, avec la pension de reversion issu de la retraite. Mme Nhung y vivait depuis bientôt vingt ans. Dans l'appartement flottait un léger parfum d'encens : il avait été allumé sur le petit autel des ancêtes de la salle de séjour, en cette veille du Têt, le dernier jour de l'an lunaire.

Tuyêt retenait son émotion : il ne fallait pas laisser voir que Mme Nhung vivait peut-être ses derniers moments.

Le médecin l'avait annoncé très sobrement : « Madame, il n' y a plus d'espoir ; faites que les deux derniers jours de votre grand-mère soient les plus calmes possibles ; je reviendrai demain matin lui administrer un dernier calmant, si… ». Ce « si » était lourd de fausse incertitude. « La mort est là, alors, aujourd'hui ou demain… », pensa amèrement Tuyêt, quand elle raccompagna le médecin à la porte.

Avant de retourner dans la chambre, Tuyêt jeta machinalement un coup d'œil de la fenêtre sur l'esplanade. En bas, très loin en bas, les gens allaient et venaient. Les restaurants Lê Lai, Phuong Hoang et Pho Thu, sans parler du restaurant italien où Tuyêt avait encore dégusté des fettucine alla carbonara trois semaines avant, accueillaient les clients comme à l'habitude en ce midi, bien que ce fût la veille du Têt. De même, l'épicerie vietnamienne sur l'esplanade, en face de la galerie commerciale, ne semblait pas désemplir, à en voir les gens qui y entraient et sortaient, telles des petits insectes, vus du 12è étage. La terrasse du café Catinat était vide, elle : c'était quand même la fin janvier avec son cortège de froid et de vent.

Tuyêt vint s'assoir de nouveau au chevet de Mme Nhung. Elle se pencha, caressa les cheveux de la vieille dame, puis les joues atrocement décharnées. Tuyêt se surprit : elle aimait plus que de raison sa grand-mère adoptive, elle qui n'a jamais connu sa maman. En fait, c'était la dernière représentante de sa famille, et ce dernier lien familial allait bientôt disparaître. De nouveau, Tuyêt refoula son émotion et tâcha d'esquisser un sourire

- *As-tu besoin d'un verre d'eau, Bà Ngoai* (grand'mère) ?
- *Non, mon enfant. Mais je vais, maintenant que je me sens partir, pouvoir te dire des choses que tu attendais peut-être*.
- *Repose-toi, grand'mère, il n' y a rien de pressé, et tu vas bientôt guérir.*
- *Ce n'est pas à moi que tu pourras mentir, Tuyêt. Je n'en ai plus pour longtemps, et je le sais bien, malgré les mensonges du « doc-to » (médecin)*, dit-elle, dans un souffle

La vieille dame n'avait jamais pu s'habituer à l'expression *bac sy* pour parler d'un médecin, elle qui avait connu pendant 3 décennies la période française du Viet Nam.

- *Tuyêt, te souviens-tu de ce que te disait ton grand-père ?*
- *Oui, grand-mère : « Tuyêt, tu es la seule famille qui nous reste »*

Tuyêt avait initialement grandi en banlieue parisienne, à Châtillon, choyée comme une princesse par ses grand-parents. Son grand-père venait de prendre sa retraite de contremaître chez un constructeur automobile quand Tuyêt obtint son « bac », et sa grand-mère était couturière à domicile. La petite cellule familiale avait finalement vendu le petit pavillon de banlieue pour se retrouver dans un logement encore moins large d'une de ces tours érigées à la fin des années 1970 dans ce triangle de rues de Paris qui allait devenir Chinatown, et gagnait en commodité ce qu'elle perdait en surface de logement.

Le vieux contremaître, tout comme sa femme, n'avat jamais caché à Tuyêt qu'elle était une fille adoptive de leur propre fille morte très jeune avec son mari dans un accident. Et cette dernière n'en demandait pas plus : adoptive ou vraie, elle s'est sue aimée dès son enfance. Quant au vieux couple, il n'avait pas non plus caché leur propre histoire. Comme bien des gens, Monsieur Chanh - le grand-père – avait fui le Viet Nam à l'arrivée des troupes communistes nordistes en 1975, accompagné de sa femme et de Tuyêt ; l'ancien rédacteur administratif d'une petite préfecture provinciale avait eu la chance de se faire embaucher par un constructeur automobile dans une usine de la banlieue ouest de Paris après bien des péripéties, et sa femme était devenue couturière à domicile. Entre les périodes des 3-8 du mari, et les ensembles, robes et tailleurs cousus par la femme, le couple avait pu se refaire une vie sinon aisée, du moins sans manque. Le temps était passé doucement.

De son côté , Tuyêt grandissait, et se posait peu de questions. Dotée de tous les atouts – les grand-parents lui avaient visiblement consacré leur vie – Tuyêt avait passé son baccalauréat avec mention 'bien', avait intégré ensuite l'université de Paris-Dauphine – bien moins chère qu'une grande école de gestion pour les mêmes débouchés - sans difficulté et s'était taillé par son travail une carrière plus que satisfaisante dans un grand groupe international, du côté de La Défense. Elle menait une vie simple dans le grand studio acquis à Levallois-Perret, et visiblement avait décidé de privilégier sa vie professionnelle au détriment de sa vie personnelle : pas de petit ami régulier, mais des amis vrais. Une *career woman* sans complexes, sans préjugés, mais non sans jugeotte. Elle avait bien repéré le manège discret de François, un ami parisien de fac, solide, qui ne demandait qu'à l'épouser, et à qui elle pouvait se livrer,mais elle n'avait rien décidé . Elle n'avait après tout que 38 ans, une paille dans le monde moderne.

Le stade final de la maladie incurable de sa grand'mère arrivant, elle avait pris 2 semaines de congé pour lui tenir constamment compagnie. Elle savait pertinemment que son dernier lien avec le Viet Nam – qu'elle n'a jamais voulu aller visiter - allait disparaître.

- *Tuyêt, je suis heureuse que tu sois là*, articula faiblement la vieille dame.
- *Grand'mère, je serai toujours là, tu le sais bien*
- *Quand je ne serai plus là, que feras-tu ?*
- *Ne dis pas de bêtise, Grand'mère, ce n'est rien, tu vas guérir. Ne parle pas, tu te fatigues.*

Tuyêt était étonnée de se voir mentir effrontément ainsi, et le regard plein de commisération – en dépit de la faiblesse - de sa grand'mère lui faisait mal.

- *Tuyêt, mon costume, tu sais où il est, n'est ce pas ?* souffla la vieille dame
- *Oui, ne t'inquiète pas, mais ce n'est pas pour maintenant, voyons.*

La vieille dame, bouddhiste pratiquante, avait préparé et tenu prêt depuis une bonne décennie ce qu'elle appelait son attirail pour le grand départ : une tunique vietnamienne grise de bouddhiste rangée dans une valisette , sous le lit, qui renfermait également des livres de prière..

- *Con oi* (mon enfant*), tu sais que les papiers de la concession au cimetière de Thiais sont dans le chevet, ici à droite, n'est ce pas ? Tout est en ordre.*
- *Ne parle pas de tout çà, s'il te plaît, tu te tracasses pour rien* .

Monsieur Chanh reposait depuis longtemps au cimetière parisien de Thiais, 28è division, dans la section dite asiatique où pullulaient les pagodons et autres auvents surmontant les sépultures des riches Chinois de Paris, côtoyant les tombes plus sobres des Vietnamiens, plus européanisés ou chrétiens. Le couple, prévoyant, avait réservé un caveau à deux places, « *pour que tu n'aies à t'occuper de rien, Tuyêt* ».

Le souffle de Mme Nhung , bien que de plus en plus bref, était régulier. Temporairement rassurée, Tuyêt alla un instant à la cuisine, le temps de préparer l'eau bouillante pour un gobelet de nouilles « chinoises » lyophilisées. Cela faisait bien une journée entière qu'elle n'avait rien absorbé. Le téléphone portable retentit. C'était François venant aux nouvelles.

Le temps de revenir dans la chambre après la conversation téléphonique et Tuyêt resta figée devant sa grand-mère. Mme Nhung était déjà partie, doucement, définitivement. Alors, la tension tombant soudainement, Tuyêt lâcha un long cri de douleur suivi de sanglots hoquetants.

*** * ***

- *Tu vois, c'est ici que je vivais avec mes grand'parents, quand tu m'as connue; allumes la lumière, le bouton est juste sur ta droite*
- *Je vois ; c'est pas immense mais çà a l' air confortable .Le séjour n'e semble pas très grand , mais c'est un vrai trois-pièces. Tu peux compter sur moi pour le déménagement*
- *Merci, mon vieux, tu es vraiment super.*
- *Tu t'en aperçois seulement maintenant ?* répondit malicieusement François

Vingt quatre heures étaient passées depuis l'enterrement, il fallait ranger l'appartement,où elle allait revenir vivre. Elle avait décidé de louer son studio : les mensualités de remboursement deviendront quasi-nulles ainsi.

Tuyêt se rappela soudain qu'il y avait encore cette enveloppe que sa grand-mère lui avait demandé expressément d'ouvrir, mais après sa mort seulement.Elle ouvrit la table de chevet, prit l'enveloppe et se tourna vers François :

- *François, que dirais-tu de dîner en bas, sur l'esplanade? l'Italien sert un osso bucco pas dégueulasse du tout, et je t 'assure que le Merlot de Vénétie y est franchement bon. Tu es mon invité.*
- *Waouw, elle m'invite ! D'accord !*

Le dîner tirait à sa fin, mais ni François ni Tuyêt n'y firent attention. Elle était contente d'avoir quelqu'un de présent : Mme Nhung n'était plus là, lui était heureux de passer une soirée avec celle qu'il avait toujours voulu comme épouse.

- *je te demande pardon François, je vais jeter un coup d'œil sur l'enveloppe que j'ai prise tout à l'heure.*
- *Mais je t'en prie, je vais me laver les mains entretemps*

Quand François revint, il fut surpris de voir Tuyêt le visage trempé de larmes ; elle lui tendit la lettre contenue dans l'enveloppe, sans un mot.

*** * ***

François se pencha vers le hublot du B 777 de Vietnam Airlines qui montait doucement. Il se tourna vers Tuyêt.

- *c'est beau comme paysage, mais je ne suis pas mécontent de quitter Saigon*
- *autant te le dire, moi non plus*
- *oui, j'ai senti que tu y étais mal à l'aise de manière grandissante*
- *que veux-tu, ce n'est plus mon monde, j'avais 3 ans quand mes grand-parents m'ont emmenée, et de toute façon , en dépit de ce qui vient de se passer, je n'ai vraiment plus aucun lien ni aucune famille dans le pays ; et puis je voyais bien que j'étais « l'étrangère » pour les autochtones. Si un jour je reviens ce sera pour des vacances à la plage, rien de plus, et encore je n'en suis pas sûre du tout, du tout*
- *c'est vrai ; et puis , y aller pour se retrouver devant une tombe, ce n'est pas très gai. Oh, pardon, je suis horrible, je viens de te blesser*
- *tu ne m'as absolument pas blessée ; tiens , je vais appeler l'hôtesse*
- *???*

Ladite hôtesse n'est venue qu'au bout de 10 mn malgré la petite lampe en haut du fauteuil signalant l'appel : les jeunes filles en tenue Bordeaux sombre de Vietnam Airlines n'avaient pas changé, et leur service laissait toujours à désirer, surtout quand il s'agit de servir des Vietnamiens de la diaspora

- *cô cho tôi hai ly champagne* (je désire deux flûtes de champagne)

Levant sa flûte après avoir passé l'autre flûte à son compagnon, Tuyêt prit un air grave et demanda de but en blanc à François : « François, veux-tu m'épouser ? ». Ce dernier devint instantanément écarlate, renversant son champagne sur la lettre laissée sur l'accoudoir les séparant, que Tuyêt venait encore de relire Il souleva la feuille, la secouant pour ôter l'excédent de liquide, et se pencha pour embrasser longuement Tuyêt.

La lettre tachée mentionnait ceci, rédigé en vietnamien d'une belle écriture à l'encre :

« Mon enfant chéri,

Maintenant que tu es seule, sache que ton grand père et moi nous veillerons toujours sur toi. Oui, ton grand-père et moi, car, il faut que tu le saches maintenant, nous sommes tes vrais grand-parents, et tu n'es pas la fille adoptive de notre fille, mais sa vraie fille. Notre fille s'appelait Mai.

Elle avait décidé de vivre avec un voyou et nous avait quittés dans ce but. Quand elle t'a donné naissance, elle nous a confié l'adorable bébé que tu étais alors. Malheureuse et consciente de son erreur en dépit de nos conseils, elle a préféré ne plus nous revoir à cause de sa honte, et malgré notre pardon. A cause de ce voyou, elle a eu une vie particulièrement agitée, et elle est finalement morte à cause de la drogue, en nous faisant promettre de te cacher la vérité. Notre départ définitif de ce monde nous libère de cette promesse.

Ta mère est inhumée au cimetière de Thu Duc, section …..J'espère seulement que tu voudras y aller un jour pour y allumer de l'encens, car elle t'aimait et ne voulait pas que tu pûs savoir son erreur.Nous ne savons pas si elle a eu raison ainsi, mais nous sommes – et elle est – très fiers de toi, qui as réussi ta vie jusqu'ici.

Tes grand-parents et ta maman qui t'aiment

G.N.C.D.